

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 5

MONTREAL, 19 SEPTEMBRE 1896

No. 103

SOMMAIRE

Honteux traitement, *Pierre Lerouge* —
 L'émigration au Brésil, *Canadien* —
 Education — Un document précieux,
L. A. Dessaulles — Les livres de prix,
Magister — Les goules, *Patriote* —
 Le petit dieu bleu du voyage, *Sève-
 rine* — Lettre inédite de Jules Simon,
Jules Simon — Feuilleton : Rome
 (suite), *Emile Zola* — Bibliographie:
 "Les deux Papineau," *L. O. David*
 "La Mode Nouvelle," *Madame E. L.
 Ethier*, "Larmes d'amour."

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Honteux Traitement

Quelques-uns de nos amis nous reprochent parfois de ne pas donner de noms, dans les récits que nous faisons des incartades de frères ou de sœurs et du traitement vraiment odieux que ceux-ci infligent parfois à leurs élèves.

On oublie, en nous lançant ce reproche, que la faute de notre silence n'est pas à nous, mais bien à ceux dont nous tenons nos informations et qui, trop souvent, hélas, sont sous la coup d'une des ramifications quelconques du clergé et nous supplient de taire leur nom.

Par exemple, voici aujourd'hui un homme courageux, qui est venu dénoncer un acte honteux accompli par un Frère et qui nous autorise à donner son nom; nous allons donc pouvoir y aller sans mettre de gants.

Le jour de la rentrée des classes, M. F. L. Desaulniers, ancien député de St. Maurice, a conduit son petit garçon de dix ans,

à l'école St.-Jean-Baptiste, dirigée par les Frères St.-Viateur.

Après avoir remis son fils au soin du Frère Pelletier, chargé de recevoir les enfants, il s'est rendu chez l'économe pour solder la pension et pour payer les livres ; puis il a voulu revoir son petit garçon pour lui dire adieu avant de repartir.

Jugez de sa surprise, lorsqu'en pénétrant dans la salle de rentrée, il a aperçu son fils de dix ans qui était déjà à genoux au milieu de la pièce et auquel on avait déjà fait embrasser la terre.

Ainsi, cet enfant n'était pas encore livré aux mains des Frères, puisque la pension n'était pas payée et déjà ceux-là lui avaient fait faire une saleté, un acte repoussant et avilissant.

Voilà bien les gens auxquels on confie la jeunesse, voilà ceux qui ont charge de nous faire des citoyens fiers et libres.

C'est une honte nationale ; d'autant plus que c'est un système, un système de crétinisation progressive.

Ce n'est pas la simple idiotie des Frères qui les pousse à infliger ces châtimens dégradants ; c'est le vice, c'est la haine de la société libre.

Tous ces frocards-là sentent sous leur defroque noire, en dépit des vœux et des serments, des ambitions et des jalousies sans nom.

Esclaves, ils envient notre liberté.

Emasculés, ils jaloussent notre virilité.

Toutes les tortures qu'ils éprouvent à se voir parqués comme des ilotes sans sexe, sans nationalité, sans patrie, ils les compensent par la tyrannie sur les faibles qui tombent à leur portée.

Le petit Desaulniers dont nous parlons est un jeune garçon qui a été bien élevé chez ses parents, avec des délicatesses et des raffinements contrastant singulière-

ment avec les mœurs de bêtes brutes des garçons de charrue dont on fait des Frères St.-Viateur, et c'est uniquement à cet antagonisme des deux éducations, à cette hostilité de race qu'il faut attribuer le dévolu jeté sur lui par le Frère Pelletier. Un petit sauvage quelconque, mal débarbouillé, sale, suant le vice et la crasse originelles, n'aurait pas provoqué la haine et l'envie d'écrasement du Frère, au contraire, il eût existé entre eux une affinité de race et de sentiment qui aurait vite amené une amitié très intime. Leurs instincts crapuleux eussent fraternisé. Mais aussitôt qu'il aperçoit un enfant propre, poli, convenable, la haine de l'être inférieur éclate, c'est une insulte dont il ressent toute la cinglante ironie et il faut que le pauvre petit en soi puni.

A genoux, donc, et baisez la terre !

Voilà un des exemples nombreux des infamies qui sont perpétrées dans les collèges et écoles tenus par des ordres religieux.

Voici la moralité de l'éducation qu'on y fournit, et comme il est de notre habitude de donner à tout une conclusion pratique, nous ajoutons à notre programme de réforme, un nouvel article dont ce qui précède démontre la nécessité :

“ Abolition dans les écoles de tout châtimement corporel, quel qu'il soit, et de toute punition de nature à dégrader le moral des élèves.”

Ce qui n'empêchera pas des pères de famille de régler leur petit compte en particulier avec le Frère délinquant ; à notre avis, une bonne râclée à Saint-Viateur est encore le meilleur remède.

PIERRE LEROUGE.

Nos abonnés sont priés de nous adresser le montant de leur abonnement.

L'Emigration

AU BRÉSIL

Ce qui vient de se passer à Montréal à propos de la tentative d'embauchage d'émigrants pour le Brésil, est fécond en enseignements qui ne sont pas à notre honneur, mais qu'il est de notre devoir de signaler.

Nous n'insisterons pas sur la conduite des journaux quotidiens dans cette affaire ; elle a été pitoyable, déplorable, honteuse. Ils ont beau crier bien haut aujourd'hui qu'ils ont sauvé le Capitole, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont les coupables, les complices de deux autres facteurs qui ont provoqué l'acte inconsidéré de certaines pauvres gens qui vont allés là-bas crever de misère.

Règlons d'abord le compte de la presse, de la presse en général, s'entend.

C'est elle qui pendant des mois et des mois a publié des annonces pour racoler des émigrants pour les plantations de café avec les promesses les plus alléchantes. La chose n'est pas niable, la collection des journaux est là pour prouver que nous n'inventons rien.

Bien plus, quatre jours avant la grande explosion à laquelle nous assistons aujourd'hui, les *city editors* de nos deux grands journaux français du soir, banquetaient avec le consul du Brésil à la santé de la cargaison humaine qui partait pour la Province de St. Paul.

Le champagne était à peine digéré, que tout tournait à l'aigre et que la campagne adverse commençait, en présence des plaintes vraiment touchantes des familles qui se voyaient arracher leurs fils pour donner en pâture au *minotaure équatorial*.

Aujourd'hui, la Ligue Brésilienne dont on dévorait hier les contrats d'annonces et le foie-gras, ne vaut plus les quatre fers d'un chien.

C'est de l'opportunisme, mais ce n'est pas du journalisme ; en tous cas, nous n'avons pas de remède à apporter à ces modes de faire. La badauderie du public est seule vraiment coupable et il est traité comme il le mérite.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier, comme nous le disions en commençant, que la réclame des journaux n'aurait pas eu d'effet, n'aurait pas déterminé le mouvement inquiétant qui est aujourd'hui enrayé, si elle n'avait eu l'appui de deux forces actives dans l'esprit même de la race :

L'ignorance populaire.

L'asservissement clérical.

L'ignorance populaire a joué un grand rôle dans cette panique. Notre peuple est tellement ignorant, tellement illettré que pas un de ceux qui s'engageaient aux négriers de la Ligue Brésilienne, ne se doutait de ce qu'était le Brésil, n'avait la moindre notion de son climat, de ses ressources, ni de sa situation même. Si vous prenez en France, en Allemagne, en Angleterre un enfant d'école, de dix ans, n'importe où, il sera capable de vous donner sur le Brésil des renseignements que ne possèdent même pas nos journalistes qui écrivent sur la question. Le fait est que plus de la moitié de ceux qui avaient l'intention d'émigrer, se sont abstenus après avoir appris sur le pays quelques détails élémentaires et rudimentaires. Si l'on enseignait quelque chose dans nos écoles, si notre peuple lisait un peu, la propagande faite par la Ligue Brésilienne serait tombée à plat, car tout le monde comprend à la seule mention du climat, du sol et de la culture que le Brésil n'est pas un pays où les

Canadiens puissent émigrer avec sécurité ni avec chance de réussir.

Et maintenant l'asservissement clérical a joué un grand rôle. La présence dans les bureaux des racoleurs d'un prêtre en soutane est l'amorce qui a attiré les gogos. C'est monstrueux si vous voulez, mais enfin le fait existe : la soutane est au Canada le meilleur miroir à allouettes qu'on puisse imaginer. D'ailleurs, il suffit de lire les journaux pour le constater. Le nombre de faux curés et de faux moines qui mettent nos campagnes en taille réglée est fantastique. C'est le déguisement à la mode chez messieurs les cambrioleurs et les *pick-pockets*. La soutane ouvre toutes les portes, jusqu'à celle de l'alcôve inclusivement.

Les malins qui avaient truqué l'affaire brésilienne étaient bien au courant de cette faiblesse de notre race et ils ont joué du missionnaire dans les hautes notes. Le rabatteur avait bien tenu son rôle, s'il faut en juger par la liste qu'il avait pu former.

Nous le répétons : l'incident de l'émigration brésilienne tient aux trois causes suivantes :

- Presse vénale,
- Peuple ignorant,
- Clergé vorace.

C'est plus qu'il n'en faut pour s'écrier : *Finis Polonia!*

CANADIEN.

NE RESISTE PAS

LA GRIPPE ne résiste pas à l'emploi persévérant du BAUME RAUMAL. Vendu 25c la bouteille partout.

Le Baume RHUMAL

est le plus agréable des Remèdes préconisés pour le traitement du Rhume, de la Toux, de la bronchite, Le BAUME RHUMAL se trouve dans toutes les bonnes

pharmacies à 25c la bouteille contenant 16 doses.

EDUCATION

Des statistiques, il ressort qu'il y avait dans tout le Canada, à la fin de l'année scolaire 1894, 17,632 écoles fréquentées par 1,020,230 élèves, 24,660 instituteurs. Les revenus provenant des gouvernements provinciaux se chiffraient à \$2,695,733, y compris le fonds des réserves du clergé dans Ontario : autres revenus provenant d'autres sources, \$6,233,121 ; en exceptant la Colombie Britannique et les Territoires du Nord-Ouest où les écoles sont entièrement à la charge du gouvernement, les dépenses totales s'élevaient à \$8,008,967.

Les tableaux suivants exposent la dépense encourue pour les écoles publiques par tête de la population dans le Dominion et les provinces, le rapport des subventions des divers gouvernements des provinces à leur revenu total.

Dépenses par tête :

	1888	1893
Ontario	\$1 87	\$1 87
Québec	0 81	0 87
Nouvelle-Ecosse.....	1 51	1 45
Nouveau-Brunswick.....	1 26	1 31
Ile du Prince Edouard.....	1 36	1 40
Manitoba.....	2 74	4 84
Colombie Britannique	1 40	1 87
Dominion, y compris les Territoires	1 56	1 90

Rapport de la subvention de la province au revenu total de cette province :

	1888	1893
	p. 100	p. 100
Ontario.....	7.62	7.03
Québec	4.28	3.89
Nouvelle-Ecosse.....	29.62	22.59
Nouveau-Brunswick.....	21.14	23.34
Ile du Prince-Edouard.....	42.82	54.31
Manitoba.....	23.20	19.57

Dans les provinces sus-mentionnées, la dépense moyenne par tête de la population a été pour 1888 de \$1.56 et pour 1893 de \$1.90 ; ce qui indique une augmentation de 34 centins, soit de 21 pour 100 en cinq ans, augmentation plus grande que l'augmentation correspondante

de la population. Prenant tant en 1893 qu'en 1888, nous voyons que :

1. La dépense d'Ontario est la même que l'île du Prince-Edouard ; et la dépense des trois provinces orientales pour l'éducation, reste à 48 centins par tête inférieure à celle d'Ontario.

2. La province de Québec a augmenté sa dépense de 6 centins par tête, mais reste encore loin en arrière des autres provinces sous ce rapport.

3. Des provinces maritimes de l'est, deux ont augmenté leur dépense par tête, et une, la Nouvelle-Ecosse, a diminué la sienne, tout en la maintenant supérieure de 10 centins à celle du Nouveau-Brunswick, et de 5 centins à celle de chaque province séparément.

4. La Colombie Britannique dépense pour les fins d'instruction publique, la même somme par tête qu'Ontario, et par conséquent plus que les provinces de l'Est.

5. Le Manitoba paraît dépenser plus pour les fins d'instruction qu'aucune des autres provinces, et a augmenté sa dépense de 76 pour 100, sa population s'étant accrue dans le même intervalle de 50 pour 100.

6. Dans quatre des provinces, le rapport de la subvention du gouvernement pour les fins d'éducation à la recette totale perçue par ce gouvernement est plus faible, et dans deux provinces ce rapport est plus élevé, en 1893 qu'en 1888, et dans la province de l'île du Prince-Edouard, plus de la moitié du revenu total du gouvernement est appliqué à des fins scolaires.

*
* * *

Les principales institutions de haut enseignement dans le pays étaient fréquentées par 9,000 étudiants. La valeur de leurs constructions, dotations, etc., s'élevaient à \$12,000,000. Si le nombre des étudiants fréquentant ces institutions, ainsi que le nombre très grand de ceux qui reçoivent l'instruction dans les écoles privées, et sur lequel il est impossible d'être fixé, étaient ajoutés au nombre des élèves des écoles primaires, hautes et normales, on verrait que le chiffre de ceux recevant une instruction quelconque dépasse notablement un million, de sorte que plus d'un

cinquième de la population du Canada, à l'heure du'il est, participe aux bienfaits de l'instruction.

Un Document Précieux

Un ami nous transmet à propos de l'article que nous avons publié pour l'érection d'une statue à Papineau, la lettre suivante, qui constitue un document précieux :

Oct bre 18, 1876.

Au Rév. M. N. Rousselot, curé,
Monsieur.

Quelqu'un m'a fait remarquer qu'une expression de ma lettre du 12, pourrait induire en erreur sur les faits quant à M. Papineau. Je me sers des expressions, "parce qu'il a refusé le prêtre," cette assertion est en effet inexacte, du moins en partie. M. Papineau, quand le curé est allé le voir, le sixième jours avant sa mort, non-seulement n'a pas refusé de le voir, mais la invitation à venir le voir, lui disant que ses visites lui feraient toujours plaisir. Sans doute, dans l'entretien qu'ils ont eu, et dont le curé n'aurait pas dû dire un mot à qui que ce soit, M. Papineau lui a dit qu'il était bien fâché de l'informer qu'il n'avait pas la foi ; qu'il n'admettait pas certaines choses regardées comme essentielles ; que dans toutes les religions, il voyait de très belles et bonnes choses, comme ses études lui avaient démontré que tous les hommes y avaient trop ajouté du leur... Mais, il y a des prêtres éclairés même dignitaires ecclésiastiques, qui trouvent et l'ont dit à des personnes sûres qui me l'ont répété, que le curé n'a pas le moins du monde compris son devoir, en exigeant de suite de M. Papineau, des déclarations qu'on exigeraient à peine d'un enfant de collège ; il y avait manière à traiter un homme de cette intelligence et de ce savoir, et qui a conservé jusqu'à la dernière minute la plus complète lucidité d'esprit.

Quand un mourant vous dit en toute franchise : Je n'ai pas la foi, j'en suis bien fâché, mais mes méditations faites en parfaite droiture d'esprit, me démontrent qu'il y a du faux dans une partie de votre enseignement... Est-ce que le vrai prêtre s'éloigne de suite et menace, même amicalement, de refus de sépulture, et exige des déclarations qu'un homme sincère ne peut pas faire.

Est-ce que le mot "je n'ai pas la foi..." ne pouvait pas être regardé comme une véritable confession, qui devait provoquer la prière plutôt que l'exclusion ? Je connais un cas où un vrai prêtre appelé près d'un mourant de très grande instruction, qui lui a dit précisément la même chose que M. Papineau, ne s'est pas éloigné en supposant le *démon de l'orgueil* au chevet de ce mourant, mais lui parla à l'oreille ; et lui dit : " Je regrette profondément le malheur qui vous a fait perdre la foi, mais si vous avez confiance en la miséricorde de Dieu, nous allons prier pour vous et j'ose espérer qu'après une vie honnête comme la vôtre, il vous fera la grâce de croire et vous recevra avec miséricorde.

Dans le cas que je vous cite, ce curé n'est pas allé de suite à son évêque faire un rapport de mauvaises dispositions de la part de son pénitent, il a tout simplement dit : Je suis satisfait, et la cérémonie religieuse peut avoir lieu. Qui avait le droit de lui demander ce qui c'était passé entre cet homme et lui ? Mais depuis que l'arrogance ultramontaine s'est emparée du clergé, et qu'on a décidé de ne plus permettre à personne de penser, et qu'on s'est mis à préférer la foi aveugle et ignorante à la foi éclairée que mande St. Paul et que conseille si fortement Bourdaloue, on ne songe plus qu'à l'esclavage de l'esprit chez les autres, et l'on traite de pure inspiration de l'enfer les doutes les plus légitimes qui s'élèvent pour tant de raisons majeures chez les hommes qui ont étudié ces questions ; et toujours on s'imagine ramener les gens en leur demandant la soumission implicite de l'esprit, sans seulement se donner la peine d'essayer de les ramener par une discussion appropriée à leur degré d'intelligence et de savoir. M. le curé B... n'était sans doute pas de force, comme au reste la plus part de ses confrères, à lutter de savoir avec M. Papineau, mais le savait aussi sincère que jamais homme en ce monde a pu l'être.

Comment il a pu ne pas comprendre qu'il fallait agir un peu différemment avec un homme comme M. Papineau, de ce qu'il fait habituellement avec ses paroissiens !

Il n'a rien compris à la situation, a dit un prêtre haut placé à l'un de mes parents, mais maintenant qu'une grande faute, je dirai mieux, une grave erreur, car il n'y a certainement eu qu'erreur de jugement, causée sans doute par une exagération ou une fausse notion du sentiment de la responsabilité, maintenant, dis-je, qu'une grave erreur a été commise, allons nous voir le clergé admettre cette erreur ? Oh ! non,

on va au contraire soutenir l'erreur du prêtre, simplement parce qu'il est prêtre, et on va continuer dans le pays à faire de M. Papineau, le sujet de sermons qui vont tous rouler sur une fausse appréciation des faits ; jamais on ne veut admettre publiquement qu'un prêtre ait pu se tromper ; vous me l'admettrez, d'autres l'admettront en conversation intime, en public, jamais ; et nous allons voir le clergé du pays préférer continuer à traiter M. Papineau d'orgueilleux, qui n'a pas voulu se reconnaître (ce que M. Giband a dit) plutôt que d'admettre qu'un prêtre a pu " ne rien comprendre à la situation, " mot qui vient d'un des plus élevés d'entre vous ; mais celui-là aussi, tout en le disant privément, n'osera rien dire en public, voilà les raisons qui éloignent de vous au lieu de les en rapprocher, les gens qui réfléchissent, et le nombre en devient plus grand chaque jours. Ce ne sont certainement pas par les anathèmes qui partent chaque matin de Rome pour les quatre coins de l'univers qui ramènent ceux que " vos injustices, vos amertumes et vos arrogances révoltent ". Pardonnez-moi cette explication, je ne vous importunerai plus ; mais d'après les observations qui m'ont été faites, j'ai crue nécessaire de rétablir les faits dans leur intégrité.

L. A. DESSAULLES.

LES LIVRES DE PRIX

Pimpants, bariolés, couverts d'inscriptions flamboyantes, tout relevés d'or en bosse, les livres de prix prennent le chemin des logis, où, en belle place, les étaleront les lauréats. C'est par milliers qu'ils sont distribués au son des musiques régimentaires, dans le fracas des applaudissements amicaux et familiaux. Des milliers et des milliers de francs sont consacrés à leur achat, car on ne se figure pas les dépenses qu'entraînent les antiques et solennelles distributions de prix.

Des milliers et des milliers de francs ? Oui. Et force est bien de constater que la plupart du temps ils sont assez mal employés, ils vont à des ouvrages pour le moins médiocres, sinon nuls, et d'une désespérante nullité. On préfère le joli, le pimpant, le trompe-l'œil à ce qui vaut quelque chose, à ce qui brille moins, mais à ce qui a plus de fonds. Un beau titre, bien alléchant, un car-

tonnage éblouissant, des gravures à effet, mais d'un art grossier, de fort papier à ehandelle, ont plus de chance d'être adoptés qu'une couverture modeste, qu'un mince format, que des images satisfaisantes. Et il arrive les trois quarts du temps que l'humble volume est rempli par un récit bien conté, sagement pensé, amusant et instructif à la fois, tandis que son fastueux rival ne sert d'asile qu'à des inepties, qu'à de banales puérilités—ce qui n'est pas nécessaire, même pour des enfants.

Même il arrive que le beau pelage recouvre un ramage qui n'est rien moins qu'inoffensif. Il n'habille pas seulement la sottise et la niaiserie. Il revêt une agressive sournoiserie, un adroit illibéralisme, qu'on ne se serait pas attendu à voir se nicher là. Il faut voir comme en tel de ces tomes rutilants on donne des entorses à la vérité historique, on fabrique des légendes, on noircit qui l'on a intérêt à ne pas laisser blanc. Sous couleur d'aventures qui vous ont un petit air bon enfant, on vous fait son procès à la science, à la raison, au progrès. On vous fait l'apologie de martyrs qui n'en sont pas. On vous invite à verser un pleur d'attendrissement sur des héroïnes inventées pour les besoins de la cause.

Car il s'est formé toute une industrie qui a pour spécialité de faire le livre de prix à bon marché—et à idées dites saines, dites morales, dites... à la portée des enfants. Le texte vaut ce qu'il vaut—c'est-à-dire qu'il ne vaut rien, mais il fourmille d'allusions, sous-entendus, commentaires revêtus de paraphes et autorisations et approbations—et cela suffit pour que cela fasse son tour de France, car cela se présente bien, cela a de l'aspect, de l'œil, et ça coûte si peu ! Les entrepreneurs qui écrivent—est-ce écrire ?—qui bâclent ces bonnes et lucratives sottises font leur besogne au rabais, à tant la feuille. Et ce que l'on gagne sur l'auteur, on l'ajoute au paiement du relieur, du doreur : d'où de mirifiques éditions, qui s'enlèvent au grand soleil de messidor flamboyant sur tous ces flamboiements artificiels !

* * *

On ne saurait trop mettre en garde les gens responsables contre ces productions tapageuses,

qui nuisent à des œuvres composées avec soin, établies avec goût, qui font moins belle mais plus solide figure dans le monde. Assaillis de réclames et de prospectus, attirés par le bas prix, par la quantité de la marchandise, maîtresses et maîtres passent souvent sur la qualité.

Et partout, c'est à la qualité qu'il faut songer. Tous ces ors se terniront, tous ces bleus, ces verts, ces jaunes, cette cacophonie de couleurs disparaîtront, et il restera la "lettre moulée" qui sert de véhicule à des erreurs et à des préjugés.

Il faut que les maîtres de l'enfance, chargés de dresser les listes des volumes à décerner dans les écoles et dans les mairies, songent qu'ils ne font pas là un travail inutile, sans portée, sans conséquences sérieuses. Ces livres qu'ils choisissent, ils doivent les choisir bien, car ils iront chez l'ouvrier, chez le paysan qui n'ont souvent d'autres volumes que les prix donnés à leurs filles, à leurs fils. La lecture, la relecture de ces livres, si souvent maniés et remaniés, sont inspiratrices d'idées qui demeurent dans les cerveaux et il est nécessaire qu'elles récréent après la dure journée du travail et qu'elles instruisent aussi et qu'elles élèvent.

Le souci de faire un bon choix s'impose à nos éducatrices, à nos éducateurs qui, par là, prolongent, étendent leur mission, sèment le savoir chez le père, chez la mère de famille après l'avoir semé chez l'enfant. Ils doivent se dire quand vient l'heure de consulter les catalogues, de faire leurs propositions, que les livres doivent être adaptés à l'âge, au caractère de cette fillette, de ce garçon à qui ils seront remis, à leur entourage, au milieu social où le hasard de la naissance les a jetés, car ces livres ont du bien, et beaucoup à faire, ont un muet apostolat de vulgarisation et d'amélioration à remplir ! Qu'ils plaisent sur le moment et le lendemain, c'est bien : qu'ils servent, et toujours, c'est mieux.

* * *

Je ne sais... mais si j'avais à le faire ce choix ce bon choix, j'avoue que je mettrais quelque peu martel en tête. J'aurais des hésitations et combien longues ! Mais il faudrait arrêter mes préférences et je me ferais une loi de ne préférer

que ce que devrait préférer les intéressés. A cette fillette, à ce gamin, à ces petits six ans, à ces huit ans blonds et bruns, j'attribuerais des historiettes morales, — oh ! où la leçon ne serait pas appuyée, dogmatique, mais toute résultant des faits — des contes, des fables, où il y aurait des bêtes qui parlent, car les bêtes sont aimées des marmots. A cette demoiselle, à ce petit monsieur déjà sur ses dix ans, j'octroierais magnifiquement et encore des contes, des fables, et des historiettes morales, mais point ennuyeux non plus, et avec, de petits récits de voyage, mais où il n'y aurait pas trop de noms propres, pas d'expressions scientifiques hirsutes. Et à cette laborieuse, à ce piocheur qui, demain, décrocheront le certificat d'études, je remettrais — comme le désire et l'indique en un judicieux article, Mad. Eline Roch, qui est du métier — je remettrais des ouvrages à la forme toujours amusante, mais pleins de sages avis et de conseils éclairés sur l'économie, la prévoyance et les vertus sociales. . .

Oui, déjà, car on ne les inculque jamais trop tôt. Il va de soi que ces réalités un peu bien sérieuses seraient enveloppées d'une récréative affabulation, car même pour enseigner l'histoire, la géographie, la morale, l'économie domestique.

Le conte fait passer le précepte avec lui.

C'est très malaisé, certes, de répandre ainsi les livres de prix en une juste mesure d'équilibre et de proportion. Mais ce n'est pas impossible.

D'ailleurs, pour les guider, institutrices et instituteurs ont un guide très sûr, très renseigné, qui est gratuitement et complaisamment à leurs ordres. Il n'ont qu'à se faire adresser l'excellent catalogue que le cercle Parisien de la *Ligue de l'Enseignement* vient de publier. Ils y trouveront classés dans un ordre lumineux et méthodique, les titres des productions les meilleures qui aient été dédiées à l'enfance. La distribution des matières entre les cours supérieurs, moyens, élémentaires, a été fixée après maintes comparaisons et expériences. On a lu. On a consulté à droite, à gauche. On s'est entouré de mille précautions. Rien de ce qui est à ranger parmi les rossignols des librairies n'y figure. C'est l'excellent dans le meilleur qui y est rassemblé, le trésor des fèves et la fleur des pois.

En outre, la *Ligue* fait des avantages tout spéciaux à ses correspondants. Elle les fait bénéficier des remises qu'elle obtient des éditeurs. Et elle offre un tant par cent prélevé sur ses propres ressources afin d'encourager la diffusion des publications qui méritent d'être propagées dans le monde scolaire.

A signaler aussi, la *Patriote*, société d'instruction républicaine, fondé en 1870, par MM. Hypolyte Carnot, Henri Martin, Sadi Carnot, Sheurer Kestner. Elle s'occupa d'abord de publier des brochures politiques. Puis elle assumait la tâche que lui assignait Henri Martin qui, en 1880, écrivait dans la préface de *Jeanne Darc* :

Il s'agit de développer le sentiment moral, à la fois libre et respectueux des grandes traditions de l'humanité, tout en excitant les nobles et fécondes curiosités, le désir d'apprendre

Le sentiment moral doit être essentiellement dirigé et concentré sur l'amour de la Patrie, tout l'enseignement y doit aboutir. Il faut enseigner aux enfants de la France qu'au-dessus de toute opinion particulière il y a le devoir envers la Patrie, obligatoire, pour tous, et règle fondamentale de notre vie.

Aujourd'hui, grâce à la *Librairie de l'éducation de la jeunesse* qu'elle patronne, elle a constitué une collection de plus de trois cents ouvrages inspirés par un esprit franchement libéral et ami du progrès.

C'est pour les instituteurs économie de temps pour la recherche des volumes. C'est économie d'argent pour l'achat. Aussi est-ce par centaines qu'ils s'adressent à la généreuse association. Ce devrait être par milliers. Ils feraient l'affaire des communes, ils feraient celle des enfants et des parents, car, grâce aux conseils et aux indications fournis par la Ligue, ils donneraient aux distributions de prix ce caractère de *bibliothèques populaires* que Jean Macé réclamait pour elles, à juste titre, dans l'intérêt des grands et des petits, de l'école et de la famille.

MAGISTER.

SANS CONTREDIT

Le BAUME RHUMAL est à la tête de tous médicaments employés pour la guérison de la toux, du rhume et de la bronchite. En vente partout à 25c la bouteille.

LES GOULES

La légende arabe veut que des géneis malfaisants, les goules, s'acharnent après les cadavres des cimetières, et les torturent encore dans leur tombe.

Eh bien, au Canada, nous avons nos goules et la *Minerve* est de ce nombre. Elle n'a pas pu encore pardonner à feu Honoré Mercier la salutaire frayeur qu'il lui a inspirée dans sa vie, et les leçons de patriotisme qu'il l'a obligée à subir. Elle ne perd pas une occasion d'insulter à cette mémoire qui nous est chère, et d'attaquer ce nom que nous vénérons.

Ce n'est pas seulement le mort auquel elle s'en prend, elle le poursuit de sa haine jusque dans sa famille et jusque dans ses amis.

Ainsi, la Société de Sculpture, avait dans un but patriotique et généreux, organisé un tirage spécial au bénéfice du Monument Mercier, et de la famille de l'honorable M. Mercier. La *Minerve* a tout exploité pour faire échouer ce tirage. Elle a consenti à colporter les insinuations et les accusations les plus mensongères contre les directeurs de la Société pour empêcher l'œuvre de réussir.

Elle a échoué misérablement, les calomnieux ont été démasqués et obligés de désavouer leurs accusations, d'en reconnaître la fausseté, et maintenant l'œuvre entreprise par la Société de Sculpture sous la direction de M. Lemire, n'en aura que plus d'éclat.

Nous n'eussions pas voulu faire de l'entreprise un acte de parti, mais puisque les lâches détracteurs de notre vénéré chef nous y obligent, nous faisons un appel à tous les patriotes pour apporter leur obole au grand tirage qui se prépare, et dont le succès sera une manifestation de justice et de reconnaissance.

PATRIOTE

LE PETIT DIEU BLEU DU VOYAGE

Haut d'un tiers moins que le pouce ; frêle jusqu'à la mignardise ; mais si anguleux, dans sa pose hitératique, qu'il en acquiert une majesté

inaccessible, eût-on dû croire, à sa taille de Lilliput—tel est le petit dieu bleu.

Sur le socle à dossier, le socle plein, à deux étages, celui-là soutenant les pieds, celui-ci supportant le corps, il siège, tout raide, le torse droit et fluet, les mains posées sur les genoux.

Ces derniers ne sont point disjoints, engainés dans l'étroite jupe qui bride les chevilles, faisant rejoindre les talons, alors que les orteils l'un de l'autre s'écartent, en angle aigu.

Les coudes à hauteur de la taille, légèrement disjoints du corps, de devant, de derrière, amolissent l'arête du contour ; mais, de profil, accentuent encore l'ascétisme des flancs, le néant de la forme, le creux profond et brusque où le ventre s'abolit.

Le visage s'affirme en merveille, fabuleux par la forme, réalisé par l'expression. Tous les traits en sont humains ; sauf l'attache du cou qui, trop prolongée sous le menton, félinise le port de tête, en une avancée anormale ; sauf la déroboade du front, strié de lignes verticales, comme en trace le râteau de l'attention très en arrière du sourcil des lionnes ; sauf les fines oreilles, éloignées, pointues, guetteuses, tout à fait animales, alors, plantées au sommet du crâne, en avant de la coiffure d'étoffe, de la coiffure sacrée dont la tombée habille le dos, tandis que les deux pans, sur la poitrine, descendent, rigides ..

Et toute cette impassibilité sacerdotale de la ligne, de l'attitude, se trouve démentie par la physionomie, menue, futée, si parfaitement vivante, si joliment railleuse, empreinte de scepticisme et de malignité.

Mais ce que rien ne saurait exprimer, c'est la magie de sa couleur, la nuance indélébile dont il est revêtu. Ce n'est pas l'indigo et ce n'est pas l'azur—pas davantage la changeante laiteur dont sont investies les turquoises ; ni l'étincelle qui fulgure au cœur des saphirs. Non plus le reflet de la vague ; non plus la transparence de l'éther : non plus le pavoisement doux des bleuets au bord du champ, des myosotis au bord du ruisseau ; non plus le prisme qui tremble à l'aile des martins-pêcheurs.

C'eci un bleu cru, dur, faux, à mi-distance du vert ; un bleu d'une unité admirable, patiné par

les âges, qui ont seulement souligné de brun chaque rainure, chaque articulation—un bleu qui évoque immédiatement l'idée de musiques errant le long des cordes ou s'échappant des tambours ; l'idée de parfums montant des trépieds par bouffées lourdes, par spirales géantes ; l'idée de processions et de temples, de palais miraculeux, d'autels formidables... le mystère des âmes sous la triomphale clarté des cieux !

*
* *

Le petit dieu bleu a trois mille ans.

Ne vous récriez pas ; je vais vous conter qui me l'a dit, et comment j'en puis être sûre. Car il s'agit, ici, non point de probabilités, mais de certitudes.

Voici trois ans que mon oncle maternel mourut, presque octogénaire. Dans ses bibelots fut trouvé une caissette, de bois blanc commun ; dans la caissette des tas de cartons plus ou moins moisissés ; dans les cartons, une multitude de cailloux frustes, enroulés, et quelques objets informes enroulés de vert-de-gris.

Bref, ce fut jugé si vilain qu'il fut question de déposer le tout aux ordures. On ne m'en parla, on ne m'apporta le colis que pour la forme. Et grande fut la stupéfaction lorsqu'on me vit, émerveillée, m'exclamer de joie et d'ahurissement.

Ce n'était pas la Vénus de Milo, bien sûr ! Mais c'était une collection unique, incomparable, de ces menus objets dont sont remplis les sarcophages, là-bas, aux bords du Nil, dans le vieux pays des Pharaons !

Ma mère rappela ses souvenirs. Du plus loin de sa mémoire, elle avait toujours connu cela à la maison, au rancart, dans un tiroir. Et, s'efforçant, elle parvint à en reconstituer l'origine. C'était le comte de Chalot, aide de camp de Bonaparte, second mari de Mme Talma, qui avait donné à grand'mère, filleule du financier Chaudat, ces "bricoles" ramassées par les soldats que, du haut des Pyramides, quarante siècles contemplèrent.

En somme, un reliquat de la campagne d'Égypte.

Ceci n'était pas mal—et des microbes de gloire traînaient dans cette poussière, parmi ces brim-

borions qui, un peu déclassés, se révélaient de beauté fabuleuse, soit comme contour, soit comme couleur. Les gros doigts, noirs de poudre, qui avaient ramassé cela, étaient ceux de rudes bous-hommes !

Mais bien modernes ! Tandis que savoir qui avait taillé ces scarabés, ces déités à tête de bête, ces profils d'oiseaux, ces monstres accroupis, ces innombrables emblèmes, ces multiples amulettes, dans l'onyx, ou l'agate ; qui les avait pétris dans la porcelaine — comme est le petit dieu bleu — près de qui ils avaient, aussi, dormi de si longs âges, oh ! comme cela me passionnait de curiosité !

Et Ledrain vint. Ledrain est non seulement un de nos confrères les plus distingués, mais aussi le conservateur, au Musée du Louvre, de la galerie assyrienne. Il accepte de vivre à notre époque par pure condescendance ; mais son ère de prédilection, sa vraie patrie de calendrier, c'est ce passé d'Orient, dont il sait tous les usages, dont il déchiffre tous les dialectes.

Pas d'hieroglyphes qui lui aient tenu rigueur ; pas de momie qu'il n'ait démaillottée, avec des précautions de nourrice, et selon les rites...

C'est un savant, un vrai ; c'est un expert.

Ledrain arriva, examina, à l'œil nu, au binocle, à la loupe ; pesa, soupesa ; lut couramment les inscriptions, et fixa la date : trois mille ans

— Peut-être bien deux mille huit cent ajouta-t-il par scrupule.

Mais une coïncidence le fixait : le nom gravé là était celui d'un grand-prêtre à l'exhumation duquel il avait procédé quatre ans auparavant.

Ainsi, après tant et tant d'années révolues, tandis que le corps expédié en France était, par lui dévêtu de ses bandelettes, moi, je retrouvais les symboles contemporains du pontife défunt, enfouis chez des bourgeois de Paris depuis plus d'un siècle !

La rencontre était singulière... et fertile en méditation !

Je fis des heureux, des heureuses ; j'éparpillai le plus beau de mon trésor aux quatre coins de l'horizon.

Mais, jalousement, je gardai le petit dieu bleu.

A tout déplacement, à tout voyage, il m'accompagna. De là son surnom.

D'autre chose, encore. Le petit dieu est un farceur, que hante l'obsession de l'espace, peut-être le mal du pays. Quand ça le prend il disparaît. Des semaines, des mois, je puis bouleverser le logis de fond en comble, sans remettre la main dessus. Il est parti, réellement parti.

Où ? Je n'en sais rien.

Un beau jour, je le retrouve à sa place habituelle, sous clef : ses petits pieds rejoints aux talons, en angle aigu ; ses petites mains allongées sur les genoux ; sa petite frimousse encore plus gouailleuse qu'à l'équipée d'aparavant. Mais il ne serisque jamais qu'en période sédentaire ; dès qu'une malle est tirée du grenier, il est à son poste, présent !

Je ne tiens pas à grand'chose ici-bas, ayant éprouvé la vanité d'à peu près tout. Mais j'aime le petit dieu bleu d'une tendresse puérile et cependant profonde. Quand s'effectuera mon dernier départ, le voyage d'où l'on ne revient point, j'aimerais bien qu'on le mît avec moi...

SEVERINE.

LETTRE INEDITE DE JULES SIMON

La *Nouvelle Revue* continue dans son numéro du 1er septembre la publication d'une série de lettres inédites de Jules Simon. Elles sont adressées à son ami d'enfance Fortuné X....., qui vient d'entrer dans les ordres.

Vannes, Jeudi 10 novembre 1831

Mon caractère me porte à une joie ou à une tristesse immodérée. J'ai besoin d'épanchement. Tu as été mon confident jusqu'ici. J'ai besoin que tu le sois toujours. Au moins nous aurons tous les deux dans nos peines la satisfaction d'être certains qu'il est un homme qui y compatit comme aux siennes. Nous nous consolerons par la froide pitié des hommes.

Nous suivrons deux carrières différentes, nous arriverons à la mort par deux chemins différents. Mon voyage commencera bientôt, le tien vient de commencer ; c'est pour cela que je t'arrête aux premiers pas de la route pour nous rappeler tes conventions et te prémunir contre l'indifférence.

Ne regarde pas ceci comme des frivolités ; nous ne sommes ni l'un ni l'autre des hommes positifs l'amitié doit être surnaturelle ; son langage ne peut manquer d'être étrange ; si ton cœur m'entend, nous sommes d'accord.

Parce que le reste des hommes fait consister l'amitié dans quelques services que je rendrais à un indifférent, est-ce une raison pour que nous fassions comme eux ? Tu m'aimes bien, je t'aime de tout mon cœur, et c'est pour cela que tu pourras lire en moi : Je t'ouvrirai mon âme. Nos cœurs sont francs, nos mains sont pures ; joignons nos mains pour nous soutenir et nos cœurs pour nous soutenir dans les travaux de la vie. Fortuné ne doute jamais de moi ; je pourrai aimer bien des hommes, mais je te promets de n'avoir jamais d'autre ami que toi. Pourras-tu me faire la même promesse ?

Quand mon âme sera triste, je reviendrai souvent à de pareils objets. Si tu es l'homme qu'il me faut, mon langage ne te sera pas étranger et tu ne regarderas mes méditations comme des choses frivoles.

Le monde cache son cœur parce qu'il est corrompu. Nous, cachons-nous le nôtre ?

Je voudrais bien me répondre à tout ceci, car je suis encore triste ! Fais-moi l'amitié de conserver mes lettres, comme je conserverai les tiennes. Nous y mettrons quelquefois des réflexions de ce genre. C'est un aliment de l'amitié. Je sais bien que j'ai quelque chose en moi qui n'est pas comme les autres hommes ; aussi n'y a-t-il que toi qui m'entende.

Adieu ! puissent mes lettres te consoler comme les tiennes me consoleront ! Notre vie à tous deux n'a pas été toujours riante, et c'est ce qui doit contribuer à nous attacher l'un à l'autre. Je t'embrasse bien des fois et me recommande à tes prières.

Ton ami,

JULES SIMON.

Le Aarc Sohmer termine la saison d'été la semaine prochaine. après nous avoir donné des programmes extraordinaires. Le meilleur moyen de prouver notre gratitude est d'encomber le parc tous les soirs.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

VIII

— Oh ! quel joli temps, dit elle gaiement en abordant les deux amis. Voyez donc ce soleil si doux !... Et c'est si bon de marcher un peu à pied, comme dans la campagne !

Dario, le premier, cessa de rire au ciel bleu, à la joie présente de promener sa cousine à son bras.

— Ma chère, il faut pourtant aller visiter ces gens puisque tu t'entêtes à ce caprice, qui va sûrement nous gâter la belle journée... Voyons, il faut que je me retrouve. Moi, vous savez, je ne suis pas fort pour me reconnaître dans les endroits où je n'aime pas à aller... Avec ça, ce quartier est imbécile, avec ces rues mortes, ces maisons mortes, où il n'y a pas une figure dont on se souvienne, pas une boutique qui vous remette dans le bon chemin... Suivez toujours nous verrons bien.

Et les quatre promeneurs se dirigèrent vers la partie centrale du quartier, faisant face au Tibre, où un commencement de population s'était formé. Les propriétaires tiraient parti comme ils le pouvaient des quelques maisons terminées, ils en louaient les logements à très bas prix, ne se fachaient pas lorsque les loyers se faisaient attendre. Des employés nécessaires, des ménages sans argent s'étaient donc installés là, payant à la longue, arrivant toujours à donner quelques sous. Mais le pis était qu'à la suite de la démolition de l'ancien Ghetto et des percées dont on avait aéré le Transtévère, de véritables hordes de loqueteux, sans pain, sans toits, presque sans vêtements, s'étaient abattues sur les maisons inachevées, les avaient envahies de leur souffrance et de leur vermine ; et il avait bien fallu fermer les yeux, tolérer cette brutale prise de possession, sous peine de laisser toute cette épouvantable misère s'étaler en pleine voie publique. C'était à ces hôtes effrayants que venaient d'échoir les grands palais rêvés, les colossales bâtisses de quatre et cinq étages, où l'on entrait par des portes monumentales, ornées de hautes statues, où des balcons sculptés, que soutenaient des cariatides, allaient d'un bout à l'autre des façades. Les boiseries des portes et des fenêtres manquaient, chaque famille de misérables avait son choix, fermant parfois les fenêtres avec des planches, bouchant les portes à l'aide de simples haillons, occupant tout un étage princier, ou préférant des pièces plus étroites pour s'y entasser à son goût. Des linges affreux séchaient sur les balcons sculptés, pavoisaient de leur immonde détresse ces façades d'avortement, soufflées dans leur orgueil. Une usure rapide, des souillures sans nom dégradaient déjà les belles constructions blanches, les rayaient, les éclaboussaient de taches infâmes ; et par les

porches magnifiques, faits pour la royale sortie des équipages, c'étaient un ruisseau d'ignominie qui débouchait, des ordures et des fientes, dont les mares stagnantes pourrissaient ensuite sur la chaussée sans trottoirs.

A deux reprises, Dario avait fait revenir ses compagnons sur leurs pas. Il s'égarait, il s'assombrissait de plus en plus.

— J'aurais dû prendre à gauche. Mais comment voulez-vous savoir ? Est-ce possible au milieu d'un monde pareil ?

Maintenant des bandes d'enfants pouilleux se traînaient dans la poussière. Ils étaient d'une extraordinaire saleté, presque nus, la chaise noire, les cheveux en broussaille, tels que des paquets de crins. Et des femmes circulaient en jupes sordides, en camisoles défaites montrant des flancs et des seins de juments surmenées. Beaucoup, toutes droites, causaient entre elles d'une voix glapissante ; d'autres assises sur de vieilles chaises les mains allongées sur les genoux, restaient ainsi pendant des heures sans rien faire. On rencontrait peu d'hommes. Quelques-uns, allongés à l'écart, parmi l'herbe rousse, le nez contre la terre, dormaient lourdement au soleil.

Mais l'odeur surtout devenait nauséabonde, une odeur de misère malpropre, le bétail humain s'abandonnant vivant dans sa crasse. Et cela s'aggrava des émanations d'un petit marché improvisé qu'il fallut franchir, des fruits gâtés, des légumes cuits et aigres, des fritures de la veille, à la graisse figée et rance, que de pauvres marchands vendaient par terre, au milieu de la convoitise affamée d'un troupeau d'enfants.

— Enfin, je ne sais plus, ma chère ! s'écria le prince en s'adressant à sa cousine. Sois raisonnable, nous en avons assez vu, retournons à la voiture.

Réellement il souffrait ; et, selon le mot de Benedetta elle-même, il ne savait pas souffrir. Cela lui semblait monstrueux, un crime imbécile, que d'attrister sa vie par une promenade pareille. La vie était faite pour être vécue légère, sous le ciel clair. Il fallait l'égayer uniquement par des spectacles gracieux, des chants, des danses. Et dans son égoïsme naïf, il avait une horreur du laid, à ce point que la vue seule lui en causait un malaise, une sorte de courbature physique et morale.

Mais Benedetta, qui frémissait comme lui, voulait être brave devant Pierre. Elle le regarda, elle le vit si intéressé, si passionnément pitoyable, qu'elle ne céda pas, dans son effort à sympathiser avec les humbles et les malheureux.

— Non, non, il faut rester, mon Dario... Ces messieurs veulent tout voir n'est-ce pas ?

— O ! lit Pierre, la Rome actuelle est ici, cela en dit plus long que toutes les promenades classiques à travers les ruines et les monuments.

— Mon cher, vous exagérez, déclara Narcisse à son tour. Seulement, j'accorde que cela est intéressant, très intéressant... Les vieilles femmes surtout, ah ! extraordinaires d'expression, les vieilles femmes !

A ce moment, Benedetta ne put retenir un cri d'admiration heureuse, en apercevant devant elle une jeune fille d'une beauté superbe.

— *O che bellezza !*

Et Dario, l'ayant reconnue s'écria du même air ravi :

— Eh ! c'est la Pierina... Elle va nous conduire.

Depuis un instant, l'enfant suivait le groupe sans se permettre d'approcher. Ses regards s'étaient ardemment fixés sur le prince, luisant d'une joie d'esclave amoureuse, puis ils avaient vivement dévisagé la contessina, mais sans colère avec une sorte de soumission tendre, de bonheur résigné à la trouver très belle elle aussi. Et elle était en vérité telle que le prince l'avait dépeinte, grande, solide, avec une gorge de déesse, un vrai antique, une Junon à vingt ans, le menton un peu fort, la bouche et le nez d'une correction parfaite, de larges yeux de génisse, et la face éclatante, comme dorée d'un coup de soleil, sous le casque de lourds cheveux noirs.

— Alors, tu vas nous conduire ? demanda Benedetta familière, souriante, déjà consolée des laideurs voisines, à l'idée qu'il pouvait exister des créatures pareilles.

— Oh oui, madame, oui ! tout de suite,

Elle courut devant eux, chaussée de souliers sans trous, vêtue d'une vieille robe de laine marron qu'elle avait dû laver et raccommoquer récemment. On sentait en elle certains soins de coquetterie, un désir de propreté, que n'avait pas les autres ; à moins que ce ne fut simplement sa grande beauté qui rayonnait de ses pauvres vêtements et fit d'elle une déesse.

— *Che bellezza ! che bellezza !* ne se lassait pas de répéter la contessina, tout en le suivant. C'est un régal, mon Dario que cette fille à regarder.

— Je savais bien qu'elle te plairait, répondit-il simplement, flatté de sa trouvaille. ne parlant de s'en aller, puisqu'il pouvait enfin reposer les yeux sur quelque chose d'agréable à voir.

Derrière eux venait Pierre, émerveillé également à qui Narcisse disait les scrupules de son goût, qui était pour le rare et le subtil.

— Oui, oui, sans doute. elle est belle... Seulement, leur type romain. mon cher, au fond, rien n'est plus lourd, sans âme, sans au-delà... Il n'y a que du sang sous leur peau, il n'y a pas de ciel.

Mais la Pierina s'était arrêtée, et, d'un geste, elle montra sa mère, assise sur une caisse défoncée à demi devant la porte d'un palais inachevé. Elle avait dû être aussi fort belle, ruinée à quarante ans, les yeux éteints de misère, la bouche déformée, aux dents noires, la face coupée de grandes rides molles, la gorge énorme et tombante ; et elle était d'une saleté affreuse ses cheveux grisonnants dépeignés, envolés en mèche folles, sa jupe et sa camisole souillées, fendues, faisaient voir la crasse des membres. Des deux mains, elle tenait un nourrisson, son dernier-né, qui s'était endormi. Elle le regardait, comme foudroyée et sans courage, de l'air de la bête de somme résignée à son sort, en mère qui avait eu des enfants et les avait nourris sans savoir pourquoi.

— Ah ! bon, bon ! dit-elle en relevant la tête, c'est le monsieur qui est venu me donner un écu, parce qu'il t'avait rencontré en train de pleurer. Et il revient nous voir avec des amis. Bon, bon ! il y a tout de même de braves cœurs.

Alors, elle dit leur histoire, mais mollement, sans chercher même à les apitoyer. Elle s'appelait Giacinta elle avait épousé un maçon, Thomaso Gozzio, dont elle eu sept enfants, la Pierrina, et Tito, un grand garçon de dix-huit ans, et quatre autres filles encore, de deux années en deux années, et puis, celui-ci enfin, un garçon de nouveau, qu'elle tenait les genoux. Très longtemps, ils avaient habité le même logement au Trans-tèvere, dans une vieille maison qu'on venait d'abattre. Et il semblait qu'on eût en même temps abattue leur existence ; car, depuis qu'ils s'était réfugiés aux Prés du Château, tous les malheurs les frappaient, la crise terrible sur les constructions qui avait réduit au chômage Thomaso et son fils Tito, la fermeture récente de l'atelier de perles de cire où la Pierrina gagnait déjà vingt sous, de quoi ne pas mourir de faim. Maintenant personne ne travaillait plus, la famille vivait de hasard.

— Si vous préférez monter, madame et messieurs. Vous trouverez là-haut Tomaso, avec son frère Ambrogio que nous avons pris chez nous ; et ils sauront vous parler, ils vous diront les choses qu'ils faut dire. Que voulez-vous ? Tomaso se repose ; et c'est comme Tito, il dort, puisqu'il n'a rien de mieux à faire.

De la main, elle montrait, allongé dans l'herbe sèche : un grand gaillard, le nez fort, la bouche dure, qui avait les admirables yeux de Pierrina. Il s'était contenté de lever la tête, inquiet de ces gens. Un pli farouche creusa son front, lorsqu'il remarqua de quel regard ravi sa sœur contempla le prince. Et il laissa retomber sa tête, mais il ne referma pas les paupières, il les guetta.

— Pierina, conduis donc madame et messieurs puisqu'ils veulent voir.

D'autres femmes s'étaient approchées, traînant leurs pieds nus dans des savates ; des bandes d'enfants grouillaient, des fillettes à demi-vêtues, parmi lesquelles sans doute les Giacinta, toutes si semblables avec leurs yeux noirs sous leur tignasse emmêlée que les mères seules pouvaient les reconnaître ; et c'était en plein soleil comme un pullulement, un campement de misère, au milieu de cette rue de majestueux désastre, bordée de palais inachevés et déjà en ruine.

Doucement, Benedetta dit à son cousin avec une tendresse souriante :

— Non. ne monte pas toi... Je ne veux pas la mort, mon Dario... Tu as été bien aimable de venir jusqu'ici, attends-moi sous ce beau soleil, puisque monsieur l'abbé et monsieur Habert m'accompagnent.

Il se mit à rire, lui aussi, et il accepta très volontiers il alluma une cigarette, et se promena à petits pas, satisfait de la douceur de l'air.

(A suivre)

La Vérité nous annonce que son directeur est arrivé sain et sauf au terme de son voyage, et que bientôt nous aurons de sa prose. Pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle, car ça va nous faire rigoler un brin.

Les deux Papihéau

M. L. O. David a, il y a déjà plusieurs années, frappé une excellente mine que son patriotisme et son beau talent littéraire l'appelaient tout particulièrement à exploiter avec succès : c'est cette époque qui commence vers 1830 pour se terminer à l'Acte de Québec. Époque tourmentée, difficile, où notre race joua, en certains districts, le tout pour le tout.

M. David, dans ses livres, ses conférences, ses discours, a constamment extrait de cette mine des faits, des enseignements dont ses contemporains et ses descendants font ou feront leur profit.

Son dernier ouvrage, les "Deux Papihéau" est dans cette note, dans ce cycle. Nous en conseillons la lecture à tout vrai Canadien-français.

La Mode Nouvelle, (édition spéciale).

88 Rue St-Denis, Montréal
La Mode Nouvelle, l'excellente publication mondaine dont Mme E. L. Ethier est directrice a fait paraître à l'occasion de l'Exposition provinciale, un numéro spécial qui dépasse en élégance tout ce qui s'est encore fait à Montréal. Le numéro complet compte quarante pages avec plus de cent vues et dessins. A tous les égards c'est un numéro exceptionnel. Dans un but de propagande et pour faire connaître le journal, la direction de la *Mode Nouvelle* a décidé d'envoyer gratuitement un exemplaire du numéro spé-

cial à toutes les personnes qui en feront la demande accompagnée d'un timbre de 3 cts.

Nous avons le plaisir d'accuser réception d'une charmante romane intitulée "Larmes d'Amour" dont les paroles sont dues à notre ami M. Wilfrid Larose, et la musique à M. Médaer, grand prix du Conservatoire de Bruxelles, avec accompagnement de violon et violoncelle. Nos félicitations aux deux auteurs.

Un bon moyen

Le meilleur moyen de guérir la toux, la bronchite, les maux de gorge et les rhumes de poitrine est de faire usage du BAUME RHUMAL. N'attendez pas que vous ayez la poitrine délabrée et les bronches à vifs si vous voulez éviter la consommation.

Seulement 25 c. la bouteille, partout.

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.800 prize offer and list of two hundred inventions wanted.



CANAL DU TRENT

Division de Simcoe et Balsam Lake

LE DELAI pour recevoir les soumissions a été ajourné du 17 août usqu'à nouvel ordre.

Par ordre
 JOHN H. BALDERSON
 Dept. des Chemins de Fer et Canaux
 Ottawa, 10 août 1896

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas: they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1.800 prize offer and list of two hundred inventions wanted.



DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et portant la souscription "Soumissions pour Bureau de Poste, Rimouski," seront reçues à ce bureau jusqu'à Mardi, le 29 Septembre, pour l'achèvement du Bureau de Poste de Rimouski, Qué.

Les plans et devis pourront être vus au Ministère des Travaux Publics à Ottawa, ainsi qu'au bureau de J. A. Talbot, marchand, Rimouski, le et après le 8 courant, et les soumissionnaires pourront y obtenir des formes et les soumissionnaires ainsi que tous les autres renseignements voulus.

Les soumissions devront être faites sur les formules imprimées qui seront fournies, et être signées par les soumissionnaires eux-mêmes, aucune autre ne sera prise en considération.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque accepté sur une banque incorporée, égal à cinq pour cent (5 p. c.) du chiffre de la soumission, et fait à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera confisqué si le soumissionnaire n'offre aura été acceptée refuse de signer le contrat, ou s'il ne l'a été pas intégralement.

Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera remis.

Le Département ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
 E. F. E. ROY,
 Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics)
 Ottawa, 4 Septembre 1896)
 Le Département refusera de payer tout journal qui publiera cette annonce sans en avoir préalablement reçu l'autorisation.

Chemin de Fer l'Intercolonial

RAILS D'ACIER

DES SOUMISSIONS cachetées adressées au soussigné et marquées à l'extérieur "Soumissions pour Rails" seront reçues jusqu'à LUNDI, le 21 SEPTEMBRE courant, les personnes désireuses d'acheter le tout ou une partie d'un lot de douze cents tonnes de rails en acier et attaches de seconde dont on peut encore très bien se servir.

Les personnes qui feront des offres diront la quantité, le prix par tonne de 2240 livres, l'époque qu'elles en prendront possession et la gare sur le chemin de fer de l'Intercolonial où elles veulent que les rails soient déposés.

Le département ne s'engage pas à accepter la plus haute ni aucune des soumissions.

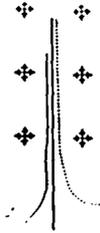
D. POTTINGER,
 Gérant-Général.
 Moncton, N. B., 4 Septembre.

TRADUCTIONS. REDACTION. IMPRESSIONS.

MARC SAUVALLE, Journaliste,

S'occupe de travaux littéraires en tous genres. Traductions, correspondances, rédaction de lettres et de requêtes, préparation de discours, correction de manuscrits et d'épreuves, préparation de mémoires et de rapports, articles de journaux, toasts, adresses, etc., etc. Bureau - 30 RUE ST. GABRIEL. B. P. BOITE 2184. TELEPHONE 892.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président. ||.....
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||.....

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.
..... || IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,

GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

La nouvelle boîte de Papeterie est à la tête

50 feuilles "Clearbrook Vellum"

AVEC AUTANT D'ENVELOPPES DE LA MEME MARQUE DANS UNE BELLE BOITE POUR 

25 Cts

Il n'a jamais été offert rien de mieux.

MORTON PHILLIPS & CIE,

Montreal 

'North British & Mercantile'

**CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE**

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	58,053,710
Fonds Investisen Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires -- W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque d Montréal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de l'Acadie.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue et cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL

ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Commerciale, (limitée), et publié par Aristo Filletteau au No. 30 rue St-Gabriel, Montréal.

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de Publications Artistiques et Littéraires. 1615 rue Notre-Dame MONTREAL

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.

1586 1/2 Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes. Chambres 315 et 316. Téléphone 22 43

MAPLE CARD & PAPER MILLS



FABRICANTS DE PAPIER.

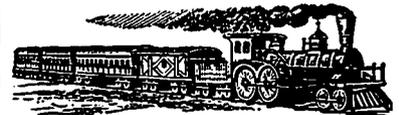
Moulin à Portneuf.

MONTRÉAL - QUÉ



For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the

Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$4.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.



CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL

LE ET APRES LE 22 JUIN 1896, LES CONVOIS de ce chemin de fer: voyageront comme suit (le dimanches exceptés).

Les convois quitteront Lévis

Express pour Petit Métis, le samedi seulement...	2.50
Express pour la Rivière-du-Loup, Campbellton et	
Dalhousie	8.45
Express direct pour St-Jean, Halifax et Sydney.	13.40
Accommodation pour la Rivière-du-Loup	16.85

Les convois arriveront à Lévis

Accommodation de la Rivière-du-Loup	4.15
Express direct de St-Jean, Halifax et Sydney, tous les lundis exceptés	17.05
Express de Dalhousie, Campbellton et Rivière-du-Loup	21.45
Express de Cacouna, dimanche exceptés	22.45

Le convoi arrivant à Lévis à 4.15 heures laissera la Rivière-du-Loup le dimanche au soir, pas le samedi.

Les chars de l'Intercolonial sont chauffés à la vapeur par la locomotive et ceux entre Montréal et Halifax via Lévis sont éclairés à l'électricité.

Tous les convois sont réglés par le temps de Montréal.

Les billets et autres informations peuvent être obtenus, sur demande, de

D. R. McDONALD,
Agent de la ville de Québec,
49, rue Dalhousie.

Bureau du chemin de fer,
Moncton, N. B. 18 juin 1896.